

Quelle est la « nature » qui se défend ?

(Position)

Lorsqu'on lutte contre les infrastructures de la dépossession, on rencontre des déterminations très diverses. Certaines ont le cœur soulevé par les abattages d'arbres, d'autres par le déni démocratique institué. D'autres encore se battent contre la perte de leurs outils de travail ou la destruction d'une maison qu'ils ont mis une vie à bâtir, tandis que certains sont prêts à parcourir des kilomètres par conviction qu'il faut mettre fin à la voracité industrielle. Toutes ont des opinions politiques variées, parfois opposées. Cette diversité fait partie de la force de ces luttes. Notre expérience nous a montré qu'il n'était ni possible ni souhaitable de nous organiser au sein d'une même chapelle politique. Nous savons aussi que lutter ensemble est la meilleure manière d'ajuster des convictions parfois très théoriques aux expériences vécues, et nous faisons confiance à l'engagement dans des conflits réels pour vaincre les préjugés, aussi tenaces soient-ils.

Cependant, nous entendons tracer une ligne claire entre une écologie qui fait de la nature une norme pour bannir les corps minoritaires, et une écologie qui cherche dans la nature les forces pour renverser les possesseurs et destructeurs de la terre. Trop souvent, ceux qui se revendiquent d'une « terre » ou d'une « nature » vues comme un en dehors figé et idéalisé ne cherchent qu'une chose : asseoir sur une autorité transcendante la violence envers des corps jugés monstrueux ou inférieurs. Pourtant, s'il est une leçon des récents bouleversements écologiques, c'est bien que les humaines ne sont pas en dehors du monde naturel. L'activité humaine s'avère capable de perturber ce qu'elle pensait être le cadre immuable de son histoire, tandis que le sol sous nos pieds se soulève. La nature n'est pas un espace idéal à protéger ou à imiter. Elle est l'un des noms de l'humaine condition, mais aussi un champ de bataille où s'affrontent des intérêts et des idées. La lutte contre les possédants, nous la menons donc avec des personnes et des organisations qui se battent

Premières secousses

directement contre le fascisme ou le patriarcat, depuis l'intérieur du mouvement ou en nouant des alliances avec elles.

Nature contre nature

« Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend ! » Depuis une quinzaine d'années, ce slogan est devenu une sorte d'évidence des luttes écologistes. À l'envers de la séparation moderne des hommes et de la nature, il clame l'appartenance à notre milieu. Nous aussi, depuis les Soulèvements, avons appelé « le vivant » à se défendre, dans le Marais poitevin et ailleurs. Mais nous devons nous méfier de nos propres mots d'ordre. Au nom de « la vie » ou de « la nature », on peut occuper des fermes expropriées par Vinci aussi bien qu'interdire l'avortement ou réprimer les dissidences de genre. Ces mots circulent aujourd'hui partout et dans tous les sens, chacun·e pouvant s'y reconnaître, voilà bien là leur force, et leur faiblesse. Il nous revient ici d'en éclaircir le sens.

De la propagande rurale sous Vichy aux actuels protecteurs des terroirs, du mouvement *Völkisch*¹⁰⁰ aux théories du grand remplacement en passant par les éloges intégristes de la famille traditionnelle, il existe une ligne de défense raciste de la terre qui s'appuie sur une vision réactionnaire de la nature. Si les juifs ont longtemps incarné la principale figure de l'altérité exclue par l'Occident, ce sont aujourd'hui aussi les migrant·es, les musulman·es et les personnes trans et queer qui sont accusées de menacer l'intégrité du corps national. Plutôt que de remettre en cause le capitalisme industriel, les identitaires attaquent les minorités sexuelles et raciales et prétendent réparer ainsi les fêlures de notre époque.

Le besoin d'attachement est un besoin profond, pour certain·es aussi vital peut-être que celui de pain, d'abri ou d'amour. Le fascisme l'a bien compris, en témoignent ses succès électoraux aux quatre coins de la planète. Mais nous n'avons pas besoin de frontières pour nous lier les un·es aux autres autant qu'aux territoires que nous habitons¹⁰¹. Les terres qui se soulèvent seront toujours des terres d'accueil.

Car la terre ne nous appartient pas.

Si nous sommes d'accord là-dessus, la nature est une notion clivante au sein de nos luttes. Certain·es considèrent qu'il faut dépasser la séparation occidentale entre « nature » et

« culture », dans le sillage d'une partie du mouvement féministe contemporain qui construit un rapport émancipatoire à la nature. D'autres ont d'excellentes raisons de se défier de ce qui viendrait mêler biologie et politique : pour elleux, c'est l'idée même de nature qui doit être abandonnée. Car les combats féministes ont toujours besoin de défaire les idées de naturalité des genres, plus que jamais à l'œuvre dans l'argumentaire réactionnaire qui légitime par la biologie des standardisations comportementales, malgré les acquis des mouvements féministes passés.

Quand on lutte pour nos genres, nos sexualités, nos parentalités, il n'y a peut-être pas d'intérêt stratégique à réinvestir l'idée de nature – même non normative, même plurielle. Mais les Soulèvements de la terre sont une organisation de luttes écologiques. Il nous semble indispensable de pouvoir démonter le logiciel réactionnaire sur son propre terrain, car c'est aussi en partie le nôtre. Or l'idée d'ordre naturel, toujours employé pour fonder l'ordre social, est une supercherie. Ni la « terre » ni la « nature » ne nous dictent de lois. Tous les comportements sont dans la nature, de la prédation la plus violente aux plus généreuses des symbioses, en passant par les modes de sexuation les plus inventifs. Les vivants que nous sommes sont protéiformes, ils se reproduisent par mutations aléatoires et croisements imprévus, et construisent leurs attachements au fil de leurs histoires. La « nature » ne justifie rien et ne donne aucun précepte moral, elle « est » dans sa diversité infinie, ses équilibres passagers et ses bouleversements permanents.

Alors de quelle nature parlons-nous quand nous affirmons que nous sommes la nature qui se défend ? Pas d'un capital biologique à conserver, pas d'une terre vierge à piller, pas d'une grande abstraction (« la Nature ») à imiter, mais plutôt : d'une explosion continuée et jamais stabilisée de manières d'être vivantes. Au reste, c'est ce que l'étymologie du mot « nature » permet de raconter : *natura*, en effet, c'est le participe futur du verbe latin *nascor*, « naître ». Ni participe passé (ceux qui sont déjà né·es), ni participe présent (ceux qui sont en train de naître), *la nature désigne au futur l'ensemble des êtres encore à naître*. C'est à préserver cette puissance de surgissement que nous sommes attaché·es, aussi fragile, aussi troublante soit-elle.

Déracinement et nation

L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est l'un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. [...] Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait partie.

En 1943, Simone Weil décrit le déracinement des conditions ouvrière, paysanne et coloniale. Cette condition est plus que jamais la nôtre, dans une époque où l'angoisse, économique, écologique ou existentielle, est une tonalité majeure. Pris·es en étau entre la négation de passé et l'absence de perspectives d'avenir, nous flottons, incertain·es, sur la mer de nos existences.

La poussée nationaliste est une des conséquences du déracinement. Elle pallie l'absence de communauté, de présent et d'avenir par une identité nationale hérissée de fils barbelés et figée dans un inquiétant purisme ethno-racial. La tâche d'assurer une consistance dans le temps et l'espace aux existences humaines a été intégralement déléguée à l'État, et l'entreprise hégémonique culturelle néofasciste nous enjoint de refaire racine autour de lui. Mais l'État-nation a été des siècles durant – et reste encore aujourd'hui – la principale force de déracinement. Déracinement intérieur par la destruction systématique de tous les *pays*, de toutes les cultures locales et vernaculaires écrasées par la construction de l'uniformité nationale. Déracinement extérieur par la violence de l'entreprise coloniale et sa sournoise poursuite actuelle.

Depuis plusieurs siècles, les hommes de race blanche ont détruit du passé partout, stupidement, aveuglément, chez eux et hors de chez eux¹⁰².

Les exemples sont innombrables. Si la nation suscite aujourd'hui de telles émotions, c'est qu'elle est la seule collectivité qui reste pour la plupart d'entre nous. Mais nous ne retrouverons pas dans l'unité nationale nos racines arrachées.

Parce que la nation est la fiction historique dont use l'appareil bureaucratique et militaire du marché capitaliste pour détruire toute forme d'attachement. Sa consistance temporelle réside dans ses appareils de pouvoir et leur capacité d'exclusion – le reste n'est que folklore. Les nationalistes défendent un mode de vie réduit à quelques éléments marketing – baguette, saucisson et vin rouge – par une économie capitaliste dont ils encouragent pourtant le développement.

Nous avons besoin de former des collectivités nouvelles, qui ouvrent l'avenir parce qu'elles plongent leurs racines dans le passé. Mais chérir ce que les histoires enfouies nous ont légué ne signifie ni recréer à l'identique une tradition idéalisée ni défendre une nature figée.

La nature n'a pas de frontière

Une partie du fascisme, consciente de la pauvreté de la forme nation, cherche dans la virilité de la race de quoi refaire communauté. Contre les dégénérescences de l'histoire, la nature – réduite à des groupes génétiques en compétition pour la transmission de leur patrimoine – est le fondement d'une politique de suprématie blanche. Si cette tendance est politiquement groupusculaire, l'idée que seul le sang peut nourrir des racines solides est profondément ancrée dans nos imaginaires.

Pourtant, l'époque du déracinement est précisément celle de l'invention de la nature – comprise comme éternel en dehors de la société. L'image d'une nature sauvage, vierge et immuable qui fournirait aux humains le modèle d'une vie authentique où chaque être est bien à sa place – les forts au-dessus des faibles, le chasseur au-dessus de la cuisinière, le colon au-dessus de l'esclave – joue alors un rôle politique précis. La bonne société européenne apprend à s'émouvoir des sublimes paysages naturels au moment où la révolution industrielle détruit les mondes paysans et autochtones qui les peuplent. L'écrivaine féministe Ursula K. Le Guin¹⁰³ rappelle combien la notion de « terre vierge » sert de mythe fondateur dans le contexte génocidaire de conquête de l'Ouest américain. La vie des colons à la frontière, virile et rude, est présentée comme un modèle par opposition à la décadence de la vie urbaine sur la côte Est. Les terres conquises sont le terrain des premiers conflits écologiques : pour les uns, il faut cultiver, pour les autres, préserver. Tous voient des

Premières secousses

espaces vierges là où se trouve le milieu vital des peuples massacrés. Plus récemment, l'historien Ramachandra Guha a montré comment l'écologie conservatrice prolongeait cette vision coloniale d'une nature idéalisée, par exemple à travers la création de parcs nationaux qui expulsent les habitant·es autochtones de leurs terres.

La structure qui consiste à chercher l'origine du mal pour s'en purifier continue d'irriguer aujourd'hui les imaginaires réactionnaires. Ces derniers prennent des formes multiples et souvent contradictoires. Certains survivalistes situent la chute originelle au moment de la révolution néolithique, avec l'apparition de l'agriculture et de l'urbanisme parmi des peuples de chasseurs-cueilleurs. Toute civilisation post-néolithique serait irrémédiablement corrompue. D'autres éco-fascistes se pensent au contraire comme les remparts de la civilisation face aux « invasions migratoires » menaçant la culture et le patrimoine génétique de la race blanche¹⁰⁴, et cherchent à accélérer la guerre raciale à venir par des assassinats. Renouvelant sous une forme plus politiquement correcte le lien entre sang et sol de l'idéologie nationale-socialiste, la Nouvelle Droite prône un « ethno-différencialisme » qui justifie vicieusement les déportations par l'éloge de la différence. La nature idéalisée est cette fois-ci faite de bio-territoires bien délimités dans lesquels vivent des races distinctes, « chacune chez soi ».

Tous ont cependant en commun de faire l'éloge d'une virilité agressive et partagent une vision figée du genre. Dans la nature originelle, il y a toujours des hommes et des femmes aux rôles distincts, sinon hiérarchisés. La revue *Limite* (cofondée par Eugénie Bastié, désormais éditorialiste sur CNews) défend par exemple une « écologie intégrale » qui prétend soutenir les ZAD alors qu'elle rejette comme contre-nature les vies queer et trans des personnes qui les habitent.

L'éco-fascisme n'est pas une excroissance mineure de l'écologie. La défense de la terre est porteuse dès son origine d'une profonde tendance réactionnaire ancrée dans la biologisation du politique. Frontières nationales ou binarisme de genre, l'éloge des limites naturelles est partagé par de nombreuses figures, du fondateur de l'écologie scientifique aux premiers groupes d'action directe¹⁰⁵. Aujourd'hui, une part non négligeable de l'écologie radicale cible les personnes trans et les nouvelles pratiques reproductives, au prétexte de leur dépendance aux industries médicale et pharmaceutique, dissimulant mal ses crispations identitaires. Les mouvements

Quelle est la « nature » qui se défend ?

trans*féministes travaillent en effet ces questions, en s'opposant à la médicalisation obligatoire des transitions ou des naissances, en développant des pratiques bricolées et autonomes, en dénonçant aussi la mauvaise foi de l'écologie réactionnaire – adresse-t-on les mêmes critiques aux personnes qui prennent la pilule contraceptive ou de l'insuline ? Le partage passe ici entre ceux qui sont dignes de soin et ceux qui ne le méritent pas, voire qui en sont coupables, au nom d'une vision très étriquée de la nature.

Un grand nombre de formes de vie, animales ou bactériennes, se jouent pourtant de la différence sexuelle aussi aisément qu'elles passent les frontières, comme l'ont montré celles qui politisent la biologie au lieu de biologiser la politique¹⁰⁶. La nature n'a jamais été un modèle figé à imiter pour les pratiques paysannes, qui transforment les paysages autant qu'elles sont modifiées par les équilibres instables des milieux qu'elles travaillent. Nous luttons avec les faucheurs et faucheuses volontaires contre les OGM, non parce qu'il serait contre-nature de modifier un code génétique, mais pour défendre l'autonomie paysanne et la diversité animale et végétale face à l'accaparement industriel des capacités (re)productives du vivant. Il n'y a rien de sacré en soi dans quelques brins d'ADN. Si nous mangeons aujourd'hui des poires sucrées, c'est parce que cela fait des millénaires que les vergers, comme les troupeaux, font l'objet d'une sélection artificielle. L'*hybris* proprement contemporaine ne consiste pas à modifier la nature, mais à croire que nous ne subirons pas de transformation en retour. Les conséquences de la culture intensive d'organismes génétiquement modifiés sont largement incontrôlables, car les champs ne sont pas des laboratoires, c'est-à-dire des milieux artificiellement raréfiés pour être mieux maîtrisables. Face à cette illusion de toute-puissance, nous sommes, en effet, le vivant qui se défend.

« Nos racines poussent vers le haut »

« Notre terre. Notre part de la terre. Ne la constituons pourtant pas en territoire d'absolu d'où nous croirons être autorisés à conquérir les lieux du monde. »

Édouard Glissant, Poétique de la relation

La nature, pas plus que la nation, ne nous sauvera du déracinement. Si nous voulons défaire les maîtres et possesseurs de

Premières secousses

la nature, il nous faut construire de nouveaux attachements et nouer des amarres que le mouvement ne tue pas. Pour beaucoup d'entre nous qui vivons sur le sol de vieilles nations occidentales, les liens qui nous relient aux collectivités passées sont précieux, mais trop ténus pour les opposer aux flux déracinants du capital. Au fil des luttes, nous tissons pourtant d'autres liens que ceux du sang et de la propriété. Des liens aux lieux et aux êtres qui se rencontrent lorsqu'on se bat contre un projet d'aménagement ou une réforme néolibérale. Des liens fondés sur l'usage et l'amitié.

Les territoires ont des racines qui poussent au fil de leurs histoires. Dans les années 1980, la lutte des seringueiros a rassemblé les descendant·es des travailleurs immigrés du nord du Brésil qui vivaient de la récolte du caoutchouc et les peuples amazoniens contre les grands propriétaires terriens qui cherchaient à les expulser de la forêt pour y faire pâturer leurs bêtes et s'approprier ainsi la terre. Travailleur·ses du caoutchouc et indigènes étaient en conflit, parfois violent, pour l'usage de la forêt. Pour défendre leur milieu de vie, iels se sont rassemblé·es dans une « Union des peuples de la forêt », ont occupé les clairières convoitées et arraché au gouvernement brésilien la création de réserves interdisant l'accès aux promoteurs jusqu'à aujourd'hui.

La bataille pour l'eau dans les Deux-Sèvres fait ressurgir la mémoire des paysages dévastés par l'agro-industrie en même temps qu'elle en rouvre l'avenir. Au détour d'une manifestation ou d'une réunion, les vieux racontent – avant les champs de maïs et les éoliennes à perte de vue, il y avait des noyers et des haies, des cours d'eau et des hameaux habités. Nul ne sait quelles formes prendra un territoire où à la fois se rencontrent d'un côté paysan·nes installé·es depuis des générations, jeunesse des centres-villes, militant·es autonomes ou féministes ou encore représentant·es des combats autochtones pour l'eau, et où se déchirent de l'autre tenants et opposants d'une agriculture intensive. Le long des versants du bassin, pourtant, se construit quelque chose comme une collectivité.

Ce qui distingue nos ancrages et nos attachements de l'enracinement réactionnaire, c'est que les communautés que nous construisons ne sont pas encloses dans une illusoire pureté, hérissées de frontières identitaires. Elles sont hospitalières, ouvertes et hybrides. Elle se créolisent et s'enrichissent des contacts noués au fil des vies et des luttes. En cela elles sont

Quelle est la « nature » qui se défend ?

vivantes et mouvantes, elles muent et refusent de se figer dans la conservation passéiste d'un toujours ainsi.

Être la nature qui se défend, ce n'est pas camper sur les rives de son territoire pour en repousser de prétendus envahisseurs. C'est au contraire être capable de composer avec une multitude de forces. Avec ceux qui, par leurs histoires, leurs passions ou par nécessité, s'opposent à l'appropriation et inventent ainsi de nouveaux usages des corps et du sol. Nos identités, individuelles ou politiques, ne préexistent pas à nos histoires. Voilà longtemps que des biologistes ont montré le caractère profondément idéologique d'une vision de la vie réduite à une course entre individus préoccupés par la transmission de leur patrimoine génétique¹⁰⁷ – et qu'est-ce que l'idéologie, sinon l'histoire faite nature ? Ni la terre ni le corps d'autrui ne sont un patrimoine. « Faites des parents ! » proclame malicieusement Donna Harraway, c'est ainsi que la vie se défend et se propage. Il nous faut nouer des liens solides si nous voulons donner à nos luttes une assise qui dépasse l'éternel recommencement des générations. La famille nucléaire n'a pas toujours eu le monopole de la transmission : il suffit de regarder un peu ailleurs pour trouver d'autres modèles de parenté. Tissons des parentés étendues, qui reposent sur des histoires partagées, des perspectives et des pratiques communes plutôt que sur les seuls liens de sang. Comme tout ce qui vit, les luttes territoriales sont des symbioses fragiles. Comités locaux, collectifs d'habitant·es, bandes d'ami·es, groupes de travail, réseaux d'artisan·es, groupements agricoles, etc., les relations n'y sont ni homogènes ni faciles. C'est à solidifier ces relations, seules sources de solidarités matérielles et de nourritures spirituelles à même de faire grandir nos résistances, que nous travaillons.